

FAIS-MOIMÂLE | ★★★

PREMIERE

LES GARÇONS SAUVAGES

Primé dans de nombreux festivals, dont la Mostra de Venise, le premier long métrage de Bertrand Mandico est-il à la hauteur de son buzz critique ? Une certitude : ce curieux film d'aventures transgenre mérite le détour.

Enfant, Bertrand Mandico était affligé d'un fort strabisme. Devenu réalisateur, le Toulousain a su faire de ce handicap physique la formule séminale de son cinéma. Non que ses films soient « louches » – quoique, c'est à discuter – mais délirants, paradoxaux, iconoclastes, ça oui, car guidés par un penchant pour le télescopage permanent, une véritable orgie « oxymorique » où les contraires ne cessent de se toiser, de s'embrasser, de se toucher, et (beaucoup) plus si affinités. Ainsi dans son premier long métrage, où le noir et blanc flirte outrageusement avec la couleur, où le sublime se confond avec le kitsch, et où Nina Hagen et le krautrock s'incrument dans une intrigue début XX^e, il n'est guère surprenant de voir que les héros, cinq adolescents décadents, ivres de sexe et d'hyper-violence façon *Orange mécanique*, qui vont être jugés pour crime et envoyés en cure de redressement maritime, sont joués par des filles. Belle idée, qui n'a rien d'un gadget de dandy : il s'agit d'une odyssée baroque aux frontières du (mauvais) genre identitaire, sexuel et cinématographique. Pour s'affranchir de leur virilité et tenter d'accéder à leur féminité larvée, les jeunes mâles vont en

effet devoir s'abandonner aux plaisirs d'une île à la végétation aussi luxuriante que suggestive : fruits velus, pétales clitoridiens, plantes phalliques sécrétant de blanchâtres fluides...

FREESTYLE. Mandico vient du cinéma d'animation et du *stop motion*, et ça se sent, tant il s'en donne à cœur joie pour bricoler cette flore hybride et érotisée, la malaxant dans son récit initiatique, le sourire coquin en coin. Corollaire : le freestyle du plasticien, tout ému qu'il est de son propre foisonnement expérimental, perd ça et là de sa sève dramatique dans un artificiel revendiqué. Mais ne pinaillons pas, ce conte pour adultes séduit le plus souvent, singulier malgré un faisceau d'influences bigarrées (l'onirisme noir de Lynch, le surréalisme, Jules Verne, le fétichisme néo-muet de Guy Maddin, Fassbinder, le chatolement du giallo, les collages de Walerian Borowczyk, *Moby Dick*...), littéralement brillant – on se croirait dans une joaillerie – avec pour évident trésor ses scintillantes actrices. ♦ E.V.